

**CLASSIQUES
& CIE
LYCÉE**

Stendhal

Le Rouge et le Noir

TEXTE INTÉGRAL

Nouveau
BAC 1^{re}

AVEC LE PARCOURS «Le personnage de roman, esthétiques et valeurs»





Jean-Auguste-Dominique Ingres, *Portrait du peintre François Marius Granet* (1809)

Huile sur toile, 74,5 x 63,2 cm, Aix-en-Provence, Musée Granet.

ph © Artothek /La Collection

**CLASSIQUES
& CIE
LYCÉE**

Collection dirigée par
Johan Faerber

Stendhal

Le Rouge et le Noir (1830)

Texte intégral
suivi d'un dossier Nouveau BAC

Édition commentée par
Bérangère Touet
agrégée de lettres modernes

avec le parcours « **Le personnage de roman, esthétiques et valeurs** »



LE TEXTE

**Le Rouge et le Noir**

7	Avertissement
9	Livre premier
277	Livre second

LE PARCOURS LITTÉRAIRE

POUR METTRE L'ŒUVRE EN PERSPECTIVE

**Le personnage de roman,
esthétiques et valeurs**
■ Le personnage romantique : les aspirations du moi

- 611 Chateaubriand, *René* (1802)
- 614 Hugo, *Les Misérables* (1862)
- 616 Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839)

**■ Le personnage dans les romans réaliste et
naturaliste : l'individu miroir de la société**

- 620 Balzac, *Le Père Goriot* (1835)
- 622 Flaubert, *Madame Bovary* (1857)
- 624 Zola, *L'Assommoir* (1876)

**■ Le personnage en question au xx^e siècle :
une identité problématique**

- 626 Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)
- 628 Camus, *L'Étranger* (1943)
- 631 Duras, *Moderato cantabile* (1958)
- 634 Carrère, *L'Adversaire* (2000)

LE DOSSIER

POUR APPROFONDIR SA LECTURE ET S'ENTRAÎNER POUR LE BAC

Repères

- 638 **REPÈRE 1** • Le contexte biographique
- 640 **REPÈRE 2** • Le contexte historique
- 642 **REPÈRE 3** • Le contexte littéraire et artistique

Fiches de lecture

- 644 **FICHE 1** • La structure du roman
- 650 **FICHE 2** • Julien Sorel
- 655 **FICHE 3** • Les autres personnages
- 660 **FICHE 4** • Un roman réaliste ?

Objectif BAC

> *L'épreuve écrite*

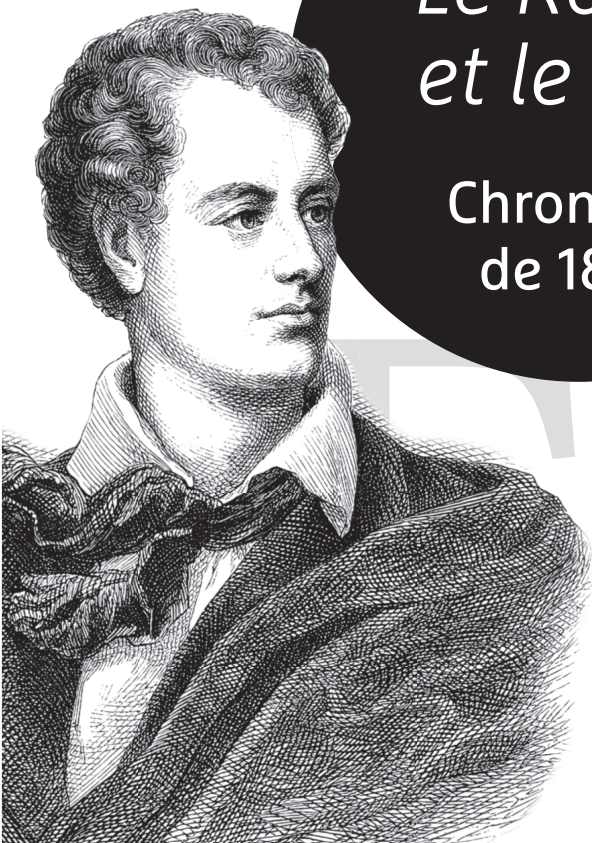
- 666 DISSERTATION
- 667 COMMENTAIRE

> *L'épreuve orale*

- 668 DES IDÉES DE LECTURES CURSIVES
- 670 SUJET D'ORAL

Le Rouge et le Noir

Chronique
de 1830



Avertissement

Cet ouvrage était prêt à paraître lorsque les grands événements de juillet¹ sont venus donner à tous les esprits une direction peu favorable aux jeux de l'imagination. Nous avons lieu de croire que les feuilles suivantes furent écrites en 1827².

1. *Événements de juillet* : les Trois Glorieuses (27, 28, 29 juillet 1830), journées révolutionnaires qui renversèrent la monarchie de la Restauration. \ 2. 1827 : l'idée du roman jaillit dans la nuit du 25 au 26 octobre 1829. L'avertissement est factice et égare à dessein le lecteur.

Livre premier

La vérité, l'âpre vérité.

DANTON¹.

1. Danton n'a pas prononcé cette phrase. Mais le roman est ainsi placé sous le signe de la Révolution et de la guillotine.

Chapitre premier

Une petite ville

*Put thousands together
Less bad,
But the cage less gay.*

HOBBS¹.

La petite ville de Verrières² peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline, dont les touffes de vigoureux châtaigniers marquent
5 les moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications, bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées
10 du Verra se couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la
15 majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette

1. *Hobbes* : philosophe anglais (1558-1679) lu avec intérêt par Beyle. « Mettez ensemble par milliers les moins mauvais mais la cage sera moins gaie. » \ 2. *Verrières* : voir la note de Stendhal insérée à la fin du roman, p. 607.

petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon, a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

À peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre pour la première fois dans les montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : *Eh ! elle est à M. le maire.*

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

À son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffi-

50 sance mêlée à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir
55 traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà, c'est une ligne d'horizon
60 formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal.
65 C'est aux bénéfices qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierre de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV¹.

70 Depuis 1815, il rougit d'être industriel : 1815² l'a fait maire de Verrières. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du fer.

75 Ne vous attendez point à trouver en France ces jardins pittoresques qui entourent les villes manufacturières de l'Allemagne, Leipsick, Francfort, Nuremberg, etc. En Franche-Comté, plus on bâtit de murs, plus on hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres,

1. *Louis XIV* : le rattachement de la Franche-Comté espagnole à la France eut lieu sous son règne. \ 2. *1815* : le parti ultraroyaliste l'a donc « fait maire ».

80 plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins. Les jardins de M. de Rênal, remplis de murs, sont encore admirés parce qu'il a acheté, au poids de l'or, certains petits morceaux du terrain qu'ils occupent. Par exemple, cette scie à bois, dont la position singulière sur la rive du Doubs vous

85 a frappé en entrant à Verrières, et où vous avez remarqué le nom de SOREL, écrit en caractères gigantesques sur une planche qui domine le toit, elle occupait, il y a six ans, l'espace sur lequel on élève en ce moment le mur de la quatrième terrasse des jardins de M. de Rênal.

90 Malgré sa fierté, M. le maire a dû faire bien des démarches auprès du vieux Sorel, paysan dur et entêté ; il a dû lui compter de beaux louis d'or pour obtenir qu'il transportât son usine ailleurs. Quant au ruisseau *public* qui faisait aller la scie, M. de Rênal, au moyen du crédit dont il jouit

95 à Paris, a obtenu qu'il fût détourné. Cette grâce lui vint après les élections de 182*¹.

Il a donné à Sorel quatre arpents pour un, à cinq cents pas plus bas sur les bords du Doubs. Et, quoique cette position fût beaucoup plus avantageuse pour son commerce de planches de

100 sapin, le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a eu le secret d'obtenir de l'impatience et de la *manie de propriétaire*, qui animait son voisin, une somme de 6 000 francs.

Il est vrai que cet arrangement a été critiqué par les bonnes têtes de l'endroit. Une fois, c'était un jour de dimanche, il y a

105 quatre ans de cela, M. de Rênal, revenant de l'église en costume de maire, vit de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. Ce sourire a porté un jour fatal dans l'âme de M. le maire, il pense depuis lors qu'il eût pu obtenir l'échange à meilleur marché.

1. 182* : élections de 1824, favorables aux ultraroyalistes.

110 Pour arriver à la considération publique à Verrières, l'essentiel est de ne pas adopter, tout en bâtissant beaucoup de murs, quelque plan apporté d'Italie par ces maçons qui au printemps traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à l'imprudent bâtisseur une
 115 éternelle réputation de *mauvaise tête*, et il serait à jamais perdu auprès des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté.

Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux *despotisme*; c'est à cause de ce vilain mot que le séjour des
 120 petites villes est insupportable pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi *bête* dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique.

Chapitre 2

Un maire

*L'importance ! Monsieur, n'est-ce rien ?
 Le respect des sots, l'ébahissement des
 enfants, l'envie des riches, le mépris du
 sage.*

BARNAVE¹.

Heureusement pour la réputation de M. de Rênal comme administrateur, un immense *mur de soutènement* était nécessaire à la promenade publique qui longe la colline à une

1. *Barnave* (1761-1793) : révolutionnaire originaire de Grenoble, guillotiné sous la Terreur. Voir les épigraphes des chapitres 19 et 24 du livre premier, et 31 du livre second.

centaine de pieds au-dessus du cours du Doubs. Elle doit à
 5 cette admirable position une des vues les plus pittoresques
 de France. Mais, à chaque printemps, les eaux de pluie
 sillonnaient la promenade, y creusaient des ravins et la
 rendaient impraticable. Cet inconvénient, senti par tous, mit
 M. de Rênal dans l'heureuse nécessité d'immortaliser son
 10 administration par un mur de vingt pieds de hauteur et de
 trente ou quarante toises de long.

Le parapet de ce mur pour lequel M. de Rênal a dû faire trois
 voyages à Paris, car l'avant-dernier ministre de l'Intérieur s'était
 déclaré l'ennemi mortel de la promenade de Verrières, le parapet
 15 de ce mur s'élève maintenant de quatre pieds au-dessus du sol.
 Et, comme pour braver tous les ministres présents et passés, on
 le garnit en ce moment avec des dalles de pierre de taille.

Combien de fois, songeant aux bals de Paris abandonnés la
 veille, et la poitrine appuyée contre ces grands blocs de pierre
 20 d'un beau gris tirant sur le bleu, mes regards ont plongé dans
 la vallée du Doubs ! Au-delà, sur la rive gauche, serpentent cinq
 ou six vallées au fond desquelles l'œil distingue fort bien de
 petits ruisseaux. Après avoir couru de cascade en cascade on les
 voit tomber dans le Doubs. Le soleil est fort chaud dans ces
 25 montagnes ; lorsqu'il brille d'aplomb, la rêverie du voyageur est
 abritée sur cette terrasse par de magnifiques platanes. Leur crois-
 sance rapide et leur belle verdure tirant sur le bleu, ils la doivent
 à la terre rapportée que M. le maire a fait placer derrière son
 immense mur de soutènement, car malgré l'opposition du
 30 conseil municipal, il a élargi la promenade de plus de six pieds
 (quoiqu'il soit ultra¹ et moi libéral, je l'en loue), c'est pourquoi
 dans son opinion et dans celle de M. Valenod, l'heureux
 directeur du dépôt de mendicité² de Verrières, cette terrasse

1. *Ultra* : ultraroyaliste. 2. *Dépôt de mendicité* : asiles forcés pour les mendiants, créés sous Louis XVI, abolis sous la Révolution, rétablis sous l'Empire. Il en restait très peu sous la Restauration.

peut soutenir la comparaison avec celle de Saint-Germain-en-Laye.

Je ne trouve, quant à moi, qu'une chose à reprendre au COURS DE LA FIDÉLITÉ ; on lit ce nom officiel en quinze ou vingt endroits, sur des plaques de marbre qui ont valu une croix de plus à M. de Rênal ; ce que je reprocherais au cours de la Fidélité, c'est la manière barbare dont l'autorité fait tailler et tondre jusqu'au vif ces vigoureux platanes. Au lieu de ressembler par leurs têtes basses, rondes, et aplaties, à la plus vulgaire des plantes potagères, ils ne demanderaient pas mieux que d'avoir ces formes magnifiques qu'on leur voit en Angleterre. Mais la volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous les arbres appartenant à la commune sont impitoyablement amputés. Les libéraux de l'endroit prétendent, mais ils exagèrent, que la main du jardinier officiel est devenue bien plus sévère depuis que M. le vicaire Maslon a pris l'habitude de s'emparer des produits de la tonte.

Ce jeune ecclésiastique fut envoyé de Besançon, il y a quelques années, pour surveiller l'abbé Chélan et quelques curés des environs. Un vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie retiré à Verrières, et qui de son vivant était à la fois, suivant M. le maire, jacobin et bonapartiste, osa bien un jour se plaindre à lui de la mutilation périodique de ces beaux arbres.

— J'aime l'ombre, répondit M. de Rênal avec la nuance de hauteur convenable quand on parle à un chirurgien, membre de la Légion d'honneur ; j'aime l'ombre, je fais tailler *mes* arbres pour donner de l'ombre, et je ne conçois pas qu'un arbre soit fait pour autre chose, quand toutefois, comme l'utile noyer, il *ne rapporte pas de revenu*.

Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières : RAPPORTER DU REVENU. À lui seul il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants.

Rapporter du revenu est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semblait si jolie. L'étranger qui arrive, séduit par la beauté des fraîches et profondes vallées qui
 70 l'entourent, s'imagine d'abord que ses habitants sont sensibles au *beau* ; ils ne parlent que trop souvent de la beauté de leur pays : on ne peut pas nier qu'ils n'en fassent grand cas ; mais c'est parce qu'elle attire quelques étrangers dont l'argent enrichit les aubergistes, ce qui, par le
 75 mécanisme de l'octroi, *rapporte du revenu à la ville*.

C'était par un beau jour d'automne que M. de Rênal se promenait sur le cours de la Fidélité, donnant le bras à sa femme. Tout en écoutant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de madame de Rênal suivait avec inquiétude les mouve-
 80 ments de trois petits garçons. L'aîné, qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du parapet et faisait mine d'y monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait à son projet ambitieux. Madame de Rênal paraissait une femme de trente ans, mais encore assez jolie.

85 — Il pourrait bien s'en repentir, ce beau monsieur de Paris, disait M. de Rênal d'un air offensé, et la joue plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Je ne suis pas sans avoir quelques amis au Château¹...

Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant
 90 deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les *ménagements savants* d'un dialogue de province.

Ce beau monsieur de Paris, si odieux au maire de Verrières, n'était autre que M. Appert², qui, deux jours auparavant, avait
 95 trouvé le moyen de s'introduire non seulement dans la prison et le dépôt de mendicité de Verrières, mais aussi dans l'hôpital

1. *Château* : le château royal et plus généralement la Cour. \ 2. M. Appert : philanthrope (1797- ?) intéressé par l'amélioration du système pénitentiaire.

administré gratuitement par le maire et les principaux propriétaires de l'endroit.

– Mais, disait timidement Mme de Rênal, quel tort peut
100 vous faire ce monsieur de Paris, puisque vous administrez le bien des pauvres avec la plus scrupuleuse probité ?

– Il ne vient que pour *déverser* le blâme, et ensuite il fera insérer des articles dans les journaux du libéralisme.

– Vous ne les lisez jamais, mon ami.

105 – Mais on nous parle de ces articles jacobins ; tout cela nous distrait *et nous empêche de faire le bien**. Quant à moi je ne pardonnerai jamais au curé.

Chapitre 3

Un curé

*Un curé vertueux et sans intrigue est
une Providence pour le village.*

FLEURY¹.

Il faut savoir que le curé de Verrières, vieillard de quatre-vingts ans, mais qui devait à l'air vif de ces montagnes une santé et un caractère de fer, avait le droit de visiter à toute heure la prison, l'hôpital et même le dépôt de mendicité. C'était
5 précisément à six heures du matin que M. Appert, qui de Paris était recommandé au curé, avait eu la sagesse d'arriver dans une petite ville curieuse. Aussitôt il était allé au presbytère.

* Historique (note de l'auteur). \ 1. *Fleury* (1640-1723) : confesseur de Louis XV, auteur d'une *Histoire ecclésiastique*.

En lisant la lettre que lui écrivait M. le marquis de La Mole, pair de France¹, et le plus riche propriétaire de la province, le
10 curé Chélan resta pensif.

Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient ! Se tournant tout de suite vers le monsieur de Paris, avec des yeux où, malgré le grand âge, brillait ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dange-
15 reuse :

– Venez avec moi, monsieur, et en présence du geôlier et surtout des surveillants du dépôt de mendicité, veuillez n'émettre aucune opinion sur les choses que nous verrons. M. Appert comprit qu'il avait affaire à un homme de cœur :
20 il suivit le vénérable curé, visita la prison, l'hospice, le dépôt, fit beaucoup de questions, et, malgré d'étranges réponses, ne se permit pas la moindre marque de blâme.

Cette visite dura plusieurs heures. Le curé invita à dîner M. Appert, qui prétendit avoir des lettres à écrire : il ne voulait
25 pas compromettre davantage son généreux compagnon. Vers les trois heures, ces messieurs allèrent achever l'inspection du dépôt de mendicité, et revinrent ensuite à la prison. Là, ils trouvèrent sur la porte le geôlier, espèce de géant de six pieds de haut et à jambes arquées ; sa figure ignoble était devenue
30 hideuse par l'effet de la terreur.

– Ah ! monsieur, dit-il au curé, dès qu'il l'aperçut, ce monsieur, que je vois là avec vous, n'est-il pas M. Appert ?

– Qu'importe ? dit le curé.

– C'est que depuis hier j'ai l'ordre le plus précis, et que
35 M. le préfet a envoyé par un gendarme, qui a dû galoper toute la nuit, de ne pas admettre M. Appert dans la prison.

– Je vous déclare, monsieur Noiroud, dit le curé, que ce

1. *Pair de France* : membre de la Chambre des pairs.

voyageur, qui est avec moi, est M. Appert. Reconnaissez-vous que j'ai le droit d'entrer dans la prison à toute heure du
40 jour et de la nuit, et en me faisant accompagner par qui je veux ?

– Oui, monsieur le curé, dit le geôlier à voix basse, et baissant la tête comme un bouledogue que fait obéir à regret la crainte du bâton. Seulement, monsieur le curé, j'ai femme
45 et enfants, si je suis dénoncé on me destituera ; je n'ai pour vivre que ma place.

– Je serais aussi bien fâché de perdre la mienne, reprit le bon curé, d'une voix de plus en plus émue.

– Quelle différence ! reprit vivement le geôlier ; vous,
50 monsieur le curé, on sait que vous avez 800 livres de rente, du bon bien au soleil...

Tels sont les faits qui, commentés, exagérés de vingt façons différentes, agitaient depuis deux jours toutes les passions haineuses de la petite ville de Verrières. Dans ce moment, ils
55 servaient de texte à la petite discussion que M. de Rênal avait avec sa femme. Le matin, suivi de M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, il était allé chez le curé pour lui témoigner le plus vif mécontentement. M. Chélan n'était protégé par personne ; il sentit toute la portée de leurs
60 paroles.

– Eh bien, messieurs ! je serai le troisième curé, de quatre-vingts ans d'âge, que l'on destituera dans ce voisinage. Il y a cinquante-six ans que je suis ici ; j'ai baptisé presque tous les habitants de la ville, qui n'était qu'un
65 bourg quand j'y arrivai. Je marie tous les jours des jeunes gens dont jadis j'ai marié les grands-pères. Verrières est ma famille ; mais je me suis dit, en voyant l'étranger : « Cet homme venu de Paris peut être à la vérité un libéral, il n'y en a que trop ; mais quel mal peut-il faire à nos pauvres et
70 à nos prisonniers ? »

Les reproches de M. de Rênal, et surtout ceux de M. Valenod, le directeur du dépôt de mendicité, devenant de plus en plus vifs :

– Eh bien, messieurs, faites-moi destituer, s'était écrié le
75 vieux curé, d'une voix tremblante. Je n'en habiterai pas moins le pays. On sait qu'il y a quarante-huit ans, j'ai hérité d'un champ qui rapporte 800 livres. Je vivrai avec ce revenu. Je ne fais point d'économies dans ma place, moi, messieurs, et c'est peut-être pourquoi je ne suis pas effrayé quand on parle de me
80 la faire perdre.

M. de Rênal vivait fort bien avec sa femme ; mais ne sachant que répondre à cette idée, qu'elle lui répétait timidement : « Quel mal ce monsieur de Paris peut-il faire aux prisonniers ? » il était sur le point de se fâcher tout à fait
85 quand elle jeta un cri. Le second de ses fils venait de monter sur le parapet du mur de la terrasse, et y courait, quoique ce mur fût élevé de plus de vingt pieds sur la vigne qui est de l'autre côté. La crainte d'effrayer son fils et de le faire tomber empêchait Mme de Rênal de lui adresser la parole. Enfin
90 l'enfant, qui riait de sa prouesse, ayant regardé sa mère, vit sa pâleur, sauta sur la promenade et accourut à elle. Il fut bien grondé.

Ce petit événement changea le cours de la conversation.

– Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du
95 scieur de planches, dit M. de Rênal ; il surveillera les enfants qui commencent à devenir trop diables pour nous. C'est un jeune prêtre, ou autant vaut, bon latiniste, et qui fera faire des progrès aux enfants ; car il a un caractère ferme, dit le curé. Je lui donnerai 300 francs et la nourriture. J'avais quelques
100 doutes sur sa moralité, car il était le benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur, qui, sous prétexte qu'il était leur cousin, était venu se mettre en pension chez les Sorel. Cet homme pouvait fort bien n'être au

- 105 fond qu'un agent secret des libéraux ; il disait que l'air de nos montagnes faisait du bien à son asthme ; mais c'est ce qui n'est pas prouvé. Il avait fait toutes les campagnes de *Buonaparté*¹ en Italie, et même avait, dit-on, signé *non* pour l'empire dans le temps. Ce libéral montrait le latin au fils Sorel, et lui a laissé cette quantité de livres qu'il avait apportés avec lui.
- 110 Aussi n'aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants ; mais le curé, justement la veille de la scène qui vient de nous brouiller à jamais, m'a dit que ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au séminaire ; il n'est donc pas libéral, et il est latiniste.
- 115 Cet arrangement convient de plus d'une façon, continua M. de Rênal, en regardant sa femme d'un air diplomatique ; le Valenod est tout fier des deux beaux normands² qu'il vient d'acheter pour sa calèche. Mais il n'a pas de précepteur pour ses enfants.
- 120 – Il pourrait bien nous enlever celui-ci.
– Tu approuves donc mon projet ? dit M. de Rênal, remerciant sa femme, par un sourire, de l'excellente idée qu'elle venait d'avoir. Allons, voilà qui est décidé.
- Ah, bon Dieu ! mon cher ami, comme tu prends vite un
125 parti !
– C'est que j'ai du caractère, moi, et le curé l'a bien vu. Ne dissimulons rien, nous sommes environnés de libéraux ici. Tous ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude ; deux ou trois deviennent des richards ; eh bien ! j'aime assez qu'ils voient passer les enfants de M. de Rênal
130 allant à la promenade sous la conduite de *leur précepteur*. Cela imposera. Mon grand-père nous racontait souvent que, dans sa

1. *Buonaparté* : prononciation italienne du nom de Bonaparte pour souligner son origine étrangère. \ 2. *Normands* : il s'agit de chevaux.

jeunesse, il avait eu un précepteur. C'est cent écus qu'il m'en pourra coûter, mais ceci doit être classé comme une dépense
 135 nécessaire pour soutenir notre rang.

Cette résolution subite laissa Mme de Rênal toute pensive. C'était une femme grande, bien faite, qui avait été la beauté du pays, comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche;
 140 aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité, serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté. Si elle eût appris ce genre de succès, Mme de Rênal en eût été bien honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affectation n'avaient jamais approché de ce cœur. M. Valenod, le
 145 riche directeur du dépôt, passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succès, ce qui avait jeté un éclat singulier sur sa vertu; car ce M. Valenod, grand jeune homme, taillé en force, avec un visage coloré et de gros favoris noirs, était un de ces êtres grossiers, effrontés et bruyants, qu'en province on appelle
 150 de beaux hommes.

Mme de Rênal, fort timide et d'un caractère en apparence fort inégal, était surtout choquée du mouvement continu et des éclats de voix de M. Valenod. L'éloignement qu'elle avait pour ce qu'à Verrières on appelle de la joie, lui avait
 155 valu la réputation d'être très fière de sa naissance. Elle n'y songeait pas, mais avait été fort contente de voir les habitants de la ville venir moins chez elle. Nous ne dissimulerons pas qu'elle passait pour sottre aux yeux de *leurs* dames, parce que, sans nulle politique à l'égard de son mari,
 160 elle laissait échapper les plus belles occasions de se faire acheter de beaux chapeaux de Paris ou de Besançon. Pourvu qu'on la laissât seule errer dans son beau jardin, elle ne se plaignait jamais.

C'était une âme naïve qui jamais ne s'était élevée même
 165 jusqu'à juger son mari et à s'avouer qu'il l'ennuyait. Elle

supposait, sans se le dire, qu'entre mari et femme il n'y avait pas de plus douces relations. Elle aimait surtout M. de Rênal quand il lui parlait de ses projets sur leurs enfants, dont il destinait l'un à l'épée¹, le second à la magistrature, et le
 170 troisième à l'Église. En somme, elle trouvait M. de Rênal beaucoup moins ennuyeux que tous les hommes de sa connaissance.

Ce jugement conjugal était raisonnable. Le maire de Verrières devait une réputation d'esprit et surtout de bon ton
 175 à une demi-douzaine de plaisanteries dont il avait hérité d'un oncle. Le vieux capitaine de Rênal servait avant la Révolution dans le régiment d'infanterie de M. le duc d'Orléans, et, quand il allait à Paris, était admis dans les salons du prince. Il y avait vu Mme de Montesson, la fameuse Mme de Genlis,
 180 M. Ducrest², l'inventeur du Palais-Royal. Ces personnages ne reparaissaient que trop souvent dans les anecdotes de M. de Rênal. Mais peu à peu ce souvenir de choses aussi délicates à raconter était devenu un travail pour lui, et, depuis quelque temps, il ne répétait que dans les grandes occasions ses
 185 anecdotes relatives à la maison d'Orléans. Comme il était d'ailleurs fort poli, excepté lorsqu'on parlait d'argent, il passait, avec raison, pour le personnage le plus aristocratique de Verrières.

1. *L'épée* : la carrière militaire. \ 2. *M. le duc d'Orléans* { ... } *M. Ducrest* : évocation des proches de la famille d'Orléans. *Le duc d'Orléans* est le futur roi Louis-Philippe ; *Mme de Montesson* était l'épouse secrète de Philippe-Égalité ; sa nièce, l'écrivain *Mme de Genlis*, a éduqué le duc d'Orléans ; son neveu est le marquis *Ducrest*.

Chapitre 4

Un père et un fils

*E sarà mia colpa
Se così è?*

MACHIAVELLI¹.

Ma femme a réellement beaucoup de tête! se disait, le lendemain à six heures du matin, le maire de Verrières, en descendant à la scie du père Sorel. Quoi que je le lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que
5 si je ne prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants!... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane?

10 M. de Rênal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de près de six pieds, qui, dès le petit jour, semblait fort occupé à mesurer des pièces de bois déposées le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire, car ses pièces
15 de bois obstruaient le chemin et étaient déposées là en contravention.

Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rênal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en écouta pas moins avec cet air de
20 tristesse mécontente et de désintérêt dont sait si bien se revêtir

1. *Machiavelli* : Nicolas Machiavel (1449-1527), auteur du *Prince*, ouvrage consacré à l'art du gouvernement fondé sur la prudence et la ruse. « Est-ce ma faute s'il est en ainsi ? » (fausse citation).

la finesse des habitants de ces montagnes. Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah¹ de l'Égypte.

La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation
 25 de toutes les formules de respect qu'il savait par cœur. Pendant qu'il répétait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui augmentait l'air de fausseté et presque de friponnerie naturelle à sa physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait à découvrir quelle raison pouvait porter un homme aussi consi-
 30 dérable à prendre chez lui son vaurien de fils. Il était fort mécontent de Julien, et c'était pour lui que M. de Rênal lui offrait le gage inespéré de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillement. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le génie de mettre en avant subitement, avait été
 35 accordée de même par M. de Rênal.

Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre
 côté ; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod ? Ce
 40 fut en vain que M. de Rênal pressa Sorel de conclure sur-le-champ : l'astuce du vieux paysan s'y refusa opiniâtrement ; il voulait, disait-il, consulter son fils, comme si, en province, un père riche consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

45 Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre gros piliers en bois. À huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un mécanisme fort simple pousse contre cette scie
 50 une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le

1. *Fellab* : paysan.

ruisseau qui fait aller ce double mécanisme : celui de la scie qui monte et descend et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la débite en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :

— Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout
 85 sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il
 avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique
 que pour la perte de son livre qu'il adorait.

– Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre
 90 cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se
 donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher
 une longue perche pour abattre des noix et l'en frappa sur
 l'épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le
 chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu
 95 sait ce qu'il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant,
 il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ;
 c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de
 Sainte-Hélène*¹.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit
 100 jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence,
 avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De
 grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annon-
 çaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant
 de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain
 105 foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans
 les moments de colère, un air méchant. Parmi les innom-
 brables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-
 être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisis-
 sante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté
 110 que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement
 pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il
 ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille.

1. *Mémorial de Sainte-Hélène* : livre écrit par le comte de Las Cases (1766-1842) à partir des confidences de Napoléon, prisonnier à Sainte-Hélène. Les premiers des huit volumes parurent à partir de décembre 1822 et diffusèrent la légende napoléonienne.

Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il
 115 était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au
 120 sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire : la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les
 125 arrérages¹ de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans *le ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

À peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée par la puissante main de son père ; il tremblait,
 130 s'attendant à quelques coups.

— Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se
 135 trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

1. Les *arrérages* : les arriérés.

Chapitre 5

Une négociation

Cunctando restituit rem.

ENNIUS¹.

Réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de *lisard*² ; d'où connais-tu Mme de Rênal, quand lui as-tu parlé ?

– Je ne lui ai jamais parlé, répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.

5 – Mais tu l'auras regardée, vilain effronté ?

– Jamais ! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches.

– Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le
10 paysan malin, et il se tut un instant ; mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite. Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n'en ira que mieux. Tu as gagné M. le curé ou tout autre, qui t'a procuré une belle place. Va faire ton paquet, et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

15 – Qu'aurai-je pour cela ?

– La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages.

– Je ne veux pas être domestique.

– Animal, qui te parle d'être domestique, est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique ?

20 – Mais, avec qui mangerai-je ?

Cette demande déconcerta le vieux Sorel, il sentit qu'en parlant il pourrait commettre quelque imprudence ; il

1. *Ennius* (239-169 av. J.-C.) : poète latin. « Rétablir les affaires en temporisant. » 2. *Lisard* : liseur, terme péjoratif.